

Jean-Baptiste de Seynes

Le sourire de la femme qui mange

à Kataline B.

j'aime la viande. J'aime le paprika sur la viande...
j'aime un homme parce qu'il me déchiquète, il rit
(ses dents) sachant ce qui l'attend ?
s'étendre devant sa part éparpillée, déjà
ce rire qui sait ?
ses yeux le savent, qui me regardent
qui me fixent : ne les vois pas.

*

m'ont habillée, ongles, cheveux
manières, façons, sourire et mes yeux durs
d'amour, ses yeux
durs de désir — dur du désir de sa condition, homme, il tremble
de ce rire allusif et gercé que je connais
contre mes dents, chien qui rêve : nu,
menaçant ou qu'indiffère ma haine
que mon mépris ne dupe pas, que mon amour ne punit pas
sait-il ? ne souris pas ; son rire
déjà formé sous mes lèvres : ta bouche est morte
je suis morte
je ne suis pas vieille

*

j'aime l'alcool et la vie transparents ; qui me verrait ?
famine d'enfance nous redévore, je souris, donne
donne ce que tu n'as, n'es pas, estime ta part si tu la vends
il faut tailler dans la viande, et dans la sienne...
je suis belle. Je
suis heureuse : orgueil
(tu ris ? Tu vis encore ?) de murmurer je ne sais pas, je veux !
pour la vermine, et le babil urgent des oiseaux
dans le temps, et la lumière, l'après-midi, si peu
qu'on sut, qu'on put, si mal, aimer, poussière
l'écho des mots, ou dans les choses l'ordre du monde ? l'ordre zéro
des mots ; qui m'entendrait ?
me reconnaît, m'accueille, me dit mon nom ?
(et qui, cet enfant qui t'espionne, hurle
exige de jouir quand tu gémiss, ne cesse
de réviser la même humiliation, ne capitule pas ?)

*

surdité à venir, en moi déjà comme un pétale
ou dans les choses, ou pesée du pétale sur ma bouche
quand je me réveille, essoufflée ; endosse,
pêle-mêle, un je
face au pain qui se périme, et réapprends mon nom ;
s'il faut jamais nous perdre, nous prendre c'est toujours
maintenant ! je ne sais pas, je le connais par le doute
ou notre peur, et s'il me ment, je ne joue pas
d'ailleurs ce n'est pas moi qui joue ! J'aime
la viande qui s'effiloche et le sang suinte
soleil... si bien vivre-mentir quand il faudrait
je ne sais pas *plonger* je ne sais pas
dos au soleil lire enfin dans le fleuve
là, mon fleuve, l'ombre des dômes et des bateaux
qui n'est pas celle des hommes
où je reste, lentement
oubliant quelque chose, je ne sais quoi
dans ce silence, ce dur silence

*

vivre mes mains, mes yeux, mes cheveux par son regard brûlant.
et glacé comme
entre toi et ta parole la paroi
transparente du masque où tu viens renifler ta propre odeur
et coller la buée de ton moisissement
qu'il me prenne... s'il me nomme
Laisse du vivre ou Chienne du doute, Mensonge et Bienvenue,
Hongrie! M'appelle
Veuille,
Que tu saches, Que tu consentes
Souviens-toi de toi quand tu pleures
Trop longue la route quand la maison se dissémine
et le malheur est seulement partial
quand la momie respire encore, salive reprise à petits coups
que je t'appartienne c'est pourquoi je m'appelle Aime!
ouvre ma bouche prend mes cheveux donne mes seins mange
le corps s'ouvrant comme l'eau abonde à la poussière
sous mes paupières mes yeux regardent...

*

jus de l'amour
silence de la mort connue
vieille lune de la reconnaissance par le doute!
inutilement le plaisir de se rendre
pour conserver longtemps, avec mépris, cet espoir?
tais-toi ; souris ; tais-toi ; ne le vois pas ; ne le vois pas
qui te tient nue, sa queue, et il te fouette...
nue, lourde à mon nom sur la terre.
ce que les tueurs ne visaient pas ils le tuaient aussi
patrie, partie au fleuve ; c'est là
où le bruit a cessé que reste
marmonnant quelque chose elle ne sait quoi devant le fleuve
dans l'accrétion sans chaleur des mots
et le silence des hommes qui ne rient pas
s'ils savent, mais ils oublient
face au soleil, parmi les cordes et les reflets, la petite fille
parlant à l'eau, à la poussière, elle souriait
riaait de vivre ? non et non, n'a jamais ri
jamais souri de vivre

*

*tu regardes le fleuve qui traverse ta vie
l'ombre portée n'est plus tienne elle est ronde
mobile par l'accident et le contour
par l'étendue du procès de Vérification
réitérant la preuve, comptant l'appoint au reste
pour rien déduire, si rien complète la somme
si nul ne lit ce qui viendra qui est venu*

*face au soleil,
tu ne peux lire ce qui est écrit
trop longtemps sur tes dents, tes yeux, tes cheveux :
un nuage est un nuage, une ville une autre ville
le fleuve s'appelle Oublie, Saigne et oublie, alors
va te laver dans le fleuve, va
comprendre la belle pensée du fleuve
la belle odeur de l'eau, miroir sans écriture
elle est offerte, elle est une, elle est tienne, dans l'œil
de l'Ombre elle est ronde,
la vérification*

*

libre en ses yeux ; libre sinon ? vieillir,
vieux habits, habits vieux : je ne m'habitue pas
où loge la plupart de ta force, mensonge, qui te reconnaît ?
nue
sous l'étoffe que n'a jamais permise
le profil des années, des minutes
tâchant de faufiler ta pauvre histoire dans l'immense trame
qui bat,
pièce à pièce que tu as mis une vie à coudre,
elle te dépèce ; vieillir,
aller, sous le soleil, passer le même repère, toucher la corde ?
je ne sais pas. Presque calmement je dirais
il faut gagner son poids dans la matière qui ment
mais ne pas espérer qu'on est mort
il faut n'est pas je dois — tais-toi ! ne parle pas pour moi

*

ne parle pas sans moi ! dès qu'énoncé il te dénonce,
il te délivrera ? le vieux NON
vieil enfant du soleil dans l'écheveau de ton murmure,
inattaqué par l'harmonie : c'est assez d'y suffire !
un jeu et je n'aime pas jouer...

en chacune de mes traces
l'Histoire bâtit une ville et l'incendie, j'en traîne
le même habitant retransplanté, à chacun de mes pas
de mes mots sa même douleur qui s'agglutine
et qui n'habilite pas l'expulsant plus loin :
m'attendant —

tourne soleil
ô vieux soleil de l'unité, même par notre mépris tourne
le monde
vers nous —
encore
non

*

tais-toi,
mensonge : tais-toi vie ;
le poids des mots me fait sourire,
loques dont l'empois me fait rire !
me fait espérer mourir, dans un courant, dans le soleil
le sang des mots me fait rougir : nous à jamais !
nous serons étendus dans le courant.

là
*où culmine l'éclat
du monde parmi les derniers rebonds de la boue
nous taire dans la chaleur de la lune, elle souriait
à l'ombre nulle de notre histoire le sang
montant, montant toujours
fille des femmes, elle souriait ! malgré l'eau nulle
de notre sang comprendre
nous pardonner, s'étendre
aimer l'erreur des mots qui nous apaise
toucher ton nom*

*

qui rit ? me regarde fixement, se tait ?
ne le vois pas te broyer doucement...

tu peux sourire
sanglotant, devant ton morceau de miroir
cherchant sous le masque labile
à te ressembler, à te recouper
c'est une histoire, c'est ton histoire
par le sourire de la bonté futile
au sourire esquissant notre bonté perdue
où es-tu ? où es-tu ? où est-il ?
tais-toi tu es vivante ;
tais-toi ne le vois pas ; ne le vois pas
te tenir nue, dans l'ombre, ses yeux, et il te perd...
laisse-lui l'amertume pour le doute, l'amertume de ton nom
pour l'unique syllabe arrachée de tes hanches de glaise
tes mains à regretter, ta bouche qui s'ouvre encore
(sur ton rire)
tourne tes yeux vers le sol, maintenant :
tourne ses yeux vers toi.

*

*l'ombre, l'eau, la poussière, le temps
l'eau, la poussière, l'ombre, le temps*

*dénouer ce tour-là, non, cet autre ;
entre la corde courent
les fils, filins, laisses, longues, lanières*

*pisse soleil
sur mes membres débiles,
fais-moi rentrer dans le haillon du monde
l'étamine, le glaire
j'ai froid*

Été 86.